

blancs, portant une étiquette : notes de cours, notes sur Nelligan, journal, manuscrit de *L'Élucubration*, de *L'Épicycle*, lettres reçues et envoyées (d'ordinaire avec la mention de la date), autres manuscrits déjà publiés, livres, manusses inédits, soit de recherche soit d'imagination... Comment utiliser cette gargantuesque salade, comment y mettre de l'ordre ? ne demandais-je avec humeur et rancoeur, car j'y voyais la preuve qu'OM voulait d'outre-tombe s'y venger, renverser les rôles, me remettre des déchets semblables à ma thèse-ordure indéfiniment inchoative.

Il ne faut pas que le lecteur croie — quelle folie de m'adresser au lecteur alors que j'ignore si ce manuscrit, trop longtemps incubé, verra jamais le jour, bref, il ne faut pas que le lecteur optatif s'imagine que je « travaillais » tous les jours à cette tâche. En effet, après mon congé de maladie (psychosomatique ?), il me fallait reprendre mes cours au cégep de Limoilou. Ces cours me furent d'abord d'un pénible, d'une difficulté atroce. Il m'arrivait souvent de subir en pleine classe des attaques de vertige, des blancs absolus, de stopper au milieu d'une phrase, de perdre le fil de mes pensées et de me mettre à bégayer puis de rester coi en proie à une angoisse intense. Je pris alors le parti de dire carrément à mes élèves que je ne me sentais pas bien et de les inviter à travailler par eux-mêmes jusqu'à la fin de la période. Eux qui étaient auparavant plutôt chahuteux et moqueurs-sarcastiques (je n'ai jamais su employer à leur égard la méthode forte), ils se montrèrent surprenamment compréhensifs, travaillant à leurs devoirs ou se parlant à voix basse, alors que moi, affaissé sur la chaise, coudes sur mon bureau, yeux fermés et menton appuyé au creux de mes paumes, je m'abîmais dans le souvenir du TRIMESTRE où — dédoublement — Omer Marin, travaillé par une sourde-couveuse infection, éprouvait lui aussi d'énormes difficultés à enseigner, à se concentrer. Je souffrais à l'évidence d'une crise d'identification ou d'introjction aiguë (ce qui, paraît-il, est un symptôme d'ambivalence)...

Mais je pensais aussi aux étranges années de silence littéraire qui suivirent la retraite d'Omer Marin, d'autant plus inexplicables que Marin avait censément pris sa retraite dans le but d'écrire davantage, de noircir plus de papier, lui dont la production, sans être abondante, avait durant un quart de siècle accusé une régularité plus qu'honorable.

Je récapitulais aussi dans mon crâne les nombreuses années, une dizaine en fait, où j'allais lui rendre visite une fois par trimestre environ à Narcotown — sauf les deux ou trois occasions où il dut se rendre à Montréal pour affaires et où je m'empressai d'aller le rejoindre — presque toujours à Narcotown donc où apparemment il ne voyait pour ainsi dire personne et où je ne comprenais pas qu'il s'obstinât à demeurer, petite ville somnolente comme le suggère son nom et qui n'offre que très peu de stimulants intellectuels, sauf à la *Princess University* où Marin ne se rendait jamais, même pas pour prendre un repas au Faculty Club. (Ses anciens collègues m'ont affirmé ne l'y avoir vu que trois ou quatre fois en une douzaine d'années.)